

ENTRE QUATRE VIRUS -“PAPA”*

Par jean Claude NDAYIPFUKAMIYE

*PAPA : P=politique ; A=alcool ; P=pauvreté ; A=amour

Vendredi, 16h 16 minutes.

Waouh ! Il fait vraiment beau. Le soleil brille avec langueur au dessus des vagues du lac Tanganyika. Il va bientôt se coucher et laisser le relais à la belle lune et aux merveilleuses étoiles scintillant dans le ciel bleu : mes douces amies chéries, compagnes de toutes mes nuits blanches...Bien évidemment, la douce brise du lac rafraîchit magnanimement la Capitale du Burundi. Une circulation bien tranquille s’observe dans les rues de Bujumbura. C’est l’heure où les activités de la journée se terminent dans les tous derniers bureaux.

Sans conteste, les différentes *bibliothèques* de notre beau peuple buveur sont déjà ouvertes. Avec joie, ils « lisent » sérieusement chacun et chacune selon son œuvre préférée : ou les célèbres romans importés comme *vin de France*, *Campagne*, *Heineken*, *Skol*...ou alors le plus célèbre des recueils poétiques qu’est la *Primus*...

À Kiss Club, au Toxic, Havana Club, Aosta,... de sucrées soirées s’y offrent chaque weekend. Ça va chauffer aussi ce soir. De l’autre côté chez les M 23 (les Moins de 23 ans) ou bien chez les dénommés enfants de la terre ou encore chez les DG, c’est le lever du jour, les têtes chauffent, des trucs sophistiqués se planifient pour échapper à la surveillance des parents, les douces joues se parfument...des marathons de textos téléphoniques arrangent les rendez-vous des amoureux. Dans l’autre coin de la ville, c’est bientôt le lever du jour de la prostituée...

Le prisonnier dans la « pierre », les yeux toujours fixés sur les hauts murs à barbelés, attend impatiemment depuis 15 ans et 6mois le lever de son soleil de justice longtemps bloqué par les géants dinosaures ...

Les métalliques champignons dorés, surgis de terre à Sororezo, Gasekebuye,...ne cessent d'émerveiller les passants. Le Pays se reconstruit bien vite...Les Cieux aiment le Cœur de l'Afrique !

Et pourtant...

Salut pauvre étudiant vieilli en 2 ans par le long trajet quotidien d'une heure quarante minutes, depuis mon petit nid vers l'Institut, autant sous l'accablant soleil d'Octobre que sous les diluviennes pluies d'Avril.

Salut belle chemise toujours inondée de sueur à mon arrivée au cours.

Coucou douces chaussures aussi belles que les célèbres bottes du vieux tirailleur sénégalais.

Oh joli téléphone *gahinda* bien affamé...0 sms à gogo...

Chère gorge sèche qui ne rêve que des doux et succulents ruisseaux de la Brarudi...Oh oui, la mousse j'adore ; oh oui, douce mousse tu me manques!

Pauvre cœur dispersé, battant chaque seconde en Sheila ou en Chéila, en Nonote ou en Nanette, en Fifi ou en Fofo, en Makurata ou en Matirida...

Pauvre cerveau écartelé entre salon Parti Politique, grande chambre Alcool, salle de bain Amour et Sexe et toiture Pauvreté !

116 francs burundais sur mon compte postal : situation d'il y a neuf mois où j'ai perçu la dernière bourse car triplement dans la même classe (sinistré suis-je, dans le jargon universitaire). Le rêve de m'aligner au moins encore une fois dans la vie à la chaîne de perception de la bourse me tient énormément à cœur...Il faut coûte que coûte que je réussisse cette année...mais, comment y arriver avec mes quatre virus *papa* ?

16h30.

Fin de pause. On regagne les auditoires. Ces 30 minutes m'ont redonné force vu que mes doux yeux s'alourdissaient de sommeil et de fatigue car n'ayant dormi la veille, ni rien mis sous la dent à midi...De l'air très frais j'ai déjeuné cette journée sous le grand manguier de l'institut et comme dessert, de jolis sourires échangés avec de douces jolies étudiantes à la bourse vide suite au retard exagéré de distribution de cette dernière. Bourse épuisée, il ne

reste à ces jolies étudiantes que l'ombre du manguier, à l'abri des cris de remboursements des magasiniers fournisseurs de provisions à crédit. Aussi mignonnes soient-elles, ces innocentes filles du pays n'échappent pas à la situation économique anormale dans leurs jolies *cabanes* sous les châteaux dorés...

Le professeur expose bien son cours. Tout au fond, derrière les autres, je cache ma figure juste pour qu'il ne se rende pas compte que c'est la première fois que je me présente dans son cours, à la dernière séance. Je mets les pieds à l'Institut à deux occasions : la session ou la fin du cours ! Les autres prennent note mais moi je m'abstiens car ventre affamé n'a point d'oreilles.

18h moins 5

Un merveilleux weekend nous est souhaité gentiment par le prof. La salle se vide et j'y reste seul. Pas pour préparer la session de lundi mais parce que mon âme est plongée dans une terrible langueur...écartelée entre quatre virus...virus puissants...virus amers...quatre virus :

Pauvreté et alcool.

Politique et amour.

La force de me lever et rentrer comme les autres me manque et en m'étendant sur le banc, un sommeil subit surprend mon être. Et ma Muse de me juger :

- O Toi Claude, je sens cette langueur qui inonde ton cœur et ton corps, ça me fait pitié. S'il te plaît mon amour, il faut que tu te reprennes. Entre dedans ton cœur, dedans ta vie, engages et gagnes ce combat que tu mènes, je suis là.

- Oui, ma Muse, je suis vraiment désolé de ma faiblesse et de mes chaînes scellées d'échecs. Pourquoi Dieu ne veut-il pas avoir pitié de cette Pauvreté qui m'empêche d'avancer en classe comme les autres étudiants ?

Regarde, je suis orphelin de carrière, sans aucun proche qui puisse se soucier de moi, ni père ni mère, sans avocat et sans ananas...A mon arrivée en ville, je rêvais d'une vie dorée de « Towneurs » (citadin), j'espérais un accueil chaleureux. Tout comme à ma venue au monde, je m'attendais à ce que la vie m'offre le meilleur... mais hélas ! J'ai fini à Buterere dans une hutte, que je ne parviens plus à louer depuis quelques mois.

Pour survivre, tu sais bien que je dois passer toutes mes nuits à compter les étoiles, quand les nuages ou les orages ne les empêchent pas de briller ; à lancer des coups de poings et de pieds aux moustiques enragés ; à somnoler debout toute la nuit comme un poteau de fil de la Regideso ; à veiller sur chaque personne et voiture qui passe, craignant les bandits armés, passant mes nuits comme gardien du sommeil des gens nantis... Il m'arrive, ma Muse, de me demander où se trouve la justice des Cieux !

- Mais non, mon amour. Qui dit orphelin ne dit pas pauvreté ou misère...combien y a-t-il de milliardaires orphelins ? La pauvreté dont tu souffres ne serait-elle pas mentale ?

Combien d'étudiants moins riches que toi savent comment s'organiser dans leur maigre bourse, pour ceux qui en perçoivent encore ? Et d'ailleurs, toi tu es **City** (gardien), le revenu que tu gagnes ne pourrait-il pas compenser la bourse que tu ne perçois plus ?

Combien d'étudiantes parviennent à gérer cette prime, sans revenu d'à côté, sachant les besoins liés à leur nature ; sans avoir à courir ici et là comme vous les hommes ?

Dis-moi franchement ce que tu fais de ton revenu de City...libère-toi, détends-toi.

-Attends, ma Muse, tu parles des étudiantes ? Elles, elles sont vraiment bénies...haha, la nature elle-même leur offre beaucoup d'avantages...

Qui pourrait rester indifférent à un sourire d'une jeune fille à lèvres affamées ? Plutôt l'auto commande serait bien automatique pour nous hommes...soit.

Je reconnais, ma Muse, pauvreté mentale j'ai. Accorde-moi une fécondité mentale afin que je puisse m'organiser rationnellement.

Tu sais, le revenu de gardiennage que je perçois finance l'amour et l'alcool qui me déchirent sérieusement. Même si je suis sinistré, mon cœur aime, mes yeux adorent la beauté de ces belles créatures qui peuplent la nature, mes doux doigts sont sensibles à la douceur des mains lisses, mes lèvres savent offrir de doux bisous aux lèvres mielleuses, mon âme rêve souvent d'une âme sœur, mes oreilles sommeillent au rythme de douces voix mélodieuses d'une amante, et mon cœur bat bien fort après trois heures sans texto d'une Nonotte. Mon être aime. Il aime vraiment. Il aime profondément. Il aime à en mourir. Il adore sans raison. Il chérit une colombe. Mon sang ruisselle dans ses veines, le sien dans les miennes...sans blague.

Je me souviens de cette minute-là, dans une soirée de noces, où mes yeux ont croisé son regard d'ange. Comme le français Eluard, en zéro seconde la courbe de ses yeux fit le tour de mon cœur et tout mon sang circula dans ses regards ! Impossible de rester indifférent à son charme qui m'invitait. Elle m'a ouvert son cœur et son corps et, comme les moutons de Panurge, son courant d'amour m'a emporté vers le plus profond de son cœur où je suis prisonnier depuis ce jour-là...Je ne sais même pas comment l'exprimer ou l'expliquer.

-Hum, mon Prince, follement tu aimes. Il y a de l'amour vrai et du faux. Tu es forcément emporté par une attirance qui n'est qu'éphémère. C'est un coup de foudre ça. Tu es presque foutu si tu continues à t'enfoncer dans ce gouffre amer...tu te retrouveras demain en état de carcasse je te le jure...je sais que quand aime on est aveugle mais quand même, entrouvre au moins les yeux : ça me fait pitié de te voir t'enchaîner dans des liens épineux à exposer ta si chère chair au brasier...

- Qu'est ce que tu racontes, ma Muse ?

-Avec les soixante-dix mille francs burundais que tu gagnes, tu appelles ta Nana-Nonotte, je ne sais pas quoi, et vous voilà sortir...main dans la main, amoureux. De vins, vous vous enivrez. Tu ne te rends même pas compte du solde dans ta poche. Ne te souviens-tu pas de l'autre jour à Saga, où tu commandais tous les dindons du monde, te rendant compte qu'il te manquait 100000 francs burundais, tu as appelé ton meilleur ami John qui t'a sauvé...sans lui, ne serais-tu pas retenu par les body guard ? Et tu sais, ta supposée chérie, ne serait-elle pas au même moment reprise par des magnats de là ? Tu te la joues riche, ta chérie commande et toi tu payes...et comme des vampires vous consommez l'amour. On dirait que tu es diabétique de « sa petite culotte » ! Des rapports non protégés vous faites, tu ne penses même pas aux conséquences de votre vagabondage sexuel...Tu peux l'engrosser alors que tu n'as même pas où vivre comme il faut ; et puis il y a le Sida, les autres maladies sexuellement transmissibles...sans oublier que tu te détruis physiquement. Vraiment tu me fais pitié...

-Paix s'il te plaît, je te le demande, ma Muse !

-J'ai pas terminé. À part ta déesse, c'est l'alcool. Regarde à quel point tu peux même être emporté par le vent, te reste-t-il au moins quarante kilogrammes ? Tu t'absentes aux cours et tu te soûles dès la matinée, ton estomac rêve toujours de se voir nourrir à satiété ...et tu trompes les gens que tu veilles la nuit...

Heureusement que tu as des camarades de classe qui t'informent des jours des sessions que tu ne prépares jamais, ou qui signent les présences à ta place. Et, paradoxalement, tu rêves de réussir...

-Ma Muse...

-Oh mon pauvre prince...et devines le programme de demain ?

-À la permanence...et ça sera chaud demain...l'Agenda est vraiment important ; une occasion que même ceux qui sont à l'agonie n'oseraient rater !

-Mon bébé ! Toi, au lieu de te concentrer sur des sessions les weekends, seul temps libre dont tu disposes, c'est toi qui hisses toujours le drapeau du parti. J'imagine que ce n'est que l'idéologie du parti que tu respires chaque seconde. Dans les cérémonies, tu t'affubles de logos du parti jusqu'aux sous-vêtements ! Comme des robots qu'on commande, vous agissez sans le moindre discernement par rapport à ce qu'on vous oblige à faire et vos politiciens adorent vous voir leur servir de ponts dont ils profitent à fond ! La politique, c'est une drogue à laquelle tu deviens accroc si tu n'y prends pas garde !

-Ma Muse, ma chère conscience, pourquoi m'as-tu abandonné à moi-même ?

Où est ce que tu étais tout ce temps ? Dedans mon être ? Ça non ! Mais ma Muse, l'amour je suis incapable d'y renoncer, l'alcool non plus. Imagine-toi aussi sans bourse...sans Amstel...sans bisous d'une amante... sans mon parti bien-aimé ! N'y aurait-il pas une autre voie de s'en sortir ? Je suis totalement foutu. Laisse-moi mourir d'amour, un bisou sucré et sonore à moi sonnant, une boisson dans la main tenue en angle de consommation bien évidente, chantant l'hymne de mon cher parti...oh, combien ce serait chouette, ma Muse !

-Non, non, non...pas de ça mon prince charmant ! Je ne t'ai jamais abandonné, j'ai toujours été dedans toi, j'ai toujours marché à tes côtés, fort et haut j'ai crié et supplié mais fortement sourdes ont toujours été tes oreilles...mais reviens-moi ; il y a encore une chance, tout n'est pas perdu. Devant toi, il y a un milliard d'étoiles qui brillent, de doux sourires, tant d'amours, tant de fleurs, un bouquet de réussites qui t'attendent... sois juste toi-même et tu verras. Laisse-moi encore cette chance de te guider, tu ne seras plus jamais déçu, je te le jure sur la tête de ma mère !

Soudain un sommeil de plomb m'aspira...ma Muse venait de me quitter !

Dring !!! Un beau coup de fil me réveilla...de qui était-ce ?

Ma belle aimée Nonotte que ma Muse venait de m'interdire ! 15 appels en absence !!! J'étais totalement absorbé et plongé en moi-même.

Ayant décroché, elle protesta que je lui avais trop manqué...elle m'attendait au campus où je suis de temps en temps maquisard...ça chauffait au pays bas chez elle !!!

Vingt heures moins quinze déjà ! J'ai trop rêvé !

Doucement je me suis relevé, avec bien sûr mes membres de langueur qui chancelaient, doucement je sortis de l'auditoire tout honteux. J'avais même oublié que j'étais de garde cette nuit.

Mon être replongea dans un dilemme absolu : mon amour au campus, chaude à 110°C... ou mon patron qui m'attend sans aucune chance de me voir apparaître. Ayant informé mon patron de mon impossibilité de veiller cette nuit-là, je me suis dirigé vers mon amour, tout conscient de cette détermination: **aller vers une vie nouvelle.**

FELICITATIONS OU CONDOLEANCES

Par Nkurunziza Apollinaire

Félicitatioooooons ! Un SMS de la part de qui ? Paul !

Je réponds : « Merci d'abord, mais de quoi ? » Pas de réponse. Impatience. Ok, j'essaie de deviner : « Mon papa est guéri ?... j'ai réussi l'examen de permis de conduire ?... J'ai... j'ai... etc. » Incertitude. Flou total. Je m'en fous. « Déblocage ! Tes tas de pagnes sont libérés. Mes félicitations encore une fois, mon cher ». Me répond Paul.

« Aouffff ! » je tressaille de joie. Mon camarade me secoue : « Qu'y a-t-il ? » Je me réveille et constate : « C'était un rêve ». Puis je me rassure : « C'est un rêve porte-bonheur ».

Si vraiment ça se passe ainsi je deviens milliardaire, surtout que je ne paie pas l'impôt - On se connaît avec un agent de l'OBR. Je me plonge dans une imagination utopique. Je ne me rends plus.

Il est 5 heures dix.

Un brouhaha non loin de chez moi. Un tumulte qui va en augmentant d'ampleur. D'un coup, j'ouvre les lamelles de la fenêtre. Un bruit fort de voix mixtes. J'enfile mon pantalon Jeans, mon T-shirt noir et des sandales. Elles sont à la mode pour le moment. Où est mon téléphone ? Sur la table. Oh, un message : « rendez-vous à la place de la faim à 5heures pile ». Pour quoi faire ? Je ne sais pas encore. Pas de temps pour réfléchir. Des applaudissements retentissent et l'écho m'arrive à travers la fenêtre. Comme un éclair, je dégringole les escaliers de mon appartement – j'habite au 5^{ème} niveau. « Oh pardon, s'il vous plaît » je me heurte contre un honorable camarade. Enfin, je parviens au rez - de- chaussée. Une foule nombreuse, formée de garçons et filles. Ils s'entassent. Les uns portent des vestes en cuir ou des tricots, d'autres portent des foulards autour du cou. Il fait froid. Ratatiné sur moi-même, j'enfonce les mains dans les poches de mon Jeans. Je sens ma carte d'identité dans l'une des poches. Ça ne fait rien. Je me faufile dans la foule qui chuchote. Je me réchauffe. C'est la paix.

« Camarades, honorables compères et commères, nous sommes ici pour défendre nos droits. Notre cause est noble ». Un applaudissement interrompt l'honorable orateur. « Nous devons réclamer nos dus. Pas dans le futur mais dès maintenant. Oui, ils ont la force, c'est vrai, mais nous avons la durée. Nous sommes jeunes, eux ils sont vieux. » Sur ces mots, des sifflements de soutien me casse les oreilles. De petite taille, je me tiens sur les orteils pour voir cet orateur si éloquent et si volubile, mais en vain.

« Honorables compagnons de lutte et de route », continue le même individu. « Levons-nous et partons. Pas d'autres choix. Rester calme et mourir de faim ? C'est une mort silencieuse. Mourir en réclamant nos droits ? C'est la mort courageuse et prometteuse. Entre les deux maux choisissez vous-mêmes le moindre ». Des voix unanimes s'élèvent : « Une mort prometteuse, une mort prometteuse ... ». Au milieu de la foule, je répète le slogan « une mort prometteuse ».

« Zéro minute zéro seconde - comme un éclair, on est à la recherche de nos droits ». La même voix se fait entendre, mais cette fois-ci impérative. Quels droits ? Les pagnes confisqués. « Où sont nos droits ? » Me demandai-je. « Comment les localiser ? » Peut-être à l'aide des torches comme des avocats à la recherche de la justice !

Il est 6 heures du matin.

La foule se disloque. Une marche en débandade. De petits groupes de deux ou de trois marchent hâtivement. Je suis seul. J'emboîte le pas aux autres. Où est-ce que nous allons ? Je ne sais pas vraiment. J'ai faim. Caillouteuse et pleine de nids de poule, on la longe. C'est l'Avenue de la faim. On se dirige vers une destination inconnue – peut-être juste pour moi qui ne sais pas où nous allons. A grands pas, on marche. Un plaisantin dirait que nous sommes à une vitesse de zéro minute zéro seconde.

Il est 8 heures moins quelques.

Le soleil du matin annonce une belle journée. Des rayons, qui inondent les âmes de vitamines, nous arrosent obliquement. Sur un immeuble en étage de quelques niveaux – je ne sais préciser le nombre – de forme rectangulaire, avec des annexes sous forme pyramidale ; nous fixons nos regards. À la façade principale, un mur en verres noirâtres dans lesquels on se voit en entier. Un grand portail de grillage donne accès au building qui héberge nos droits. Devant cet incommensurable monument, des voitures de toutes marques sont garées. « Aa ah ! Voici le détenteur de nos droits ». Me dis-je intérieurement. Je regarde autour de moi. La même foule de 5 heures du matin.

Poussé par je ne sais quel esprit, je me retrouve dans l'immeuble. Cette fois-ci au milieu de la foule, serré au point de perdre le souffle. Je suis mal à l'aise. C'est une véritable fournaise ! Avancer ? Reculer ? Impossible. Les honorables compères et commères obstruent le corridor. Des voix mixtes derrière moi répètent : « zéro millimètre, distance de zéro millimètre ».

Des improvisations artistiques naissent sur place. « Nos pagnes, nos pagnes, nous mourrons de faim à cause de toi, building. » Dans des ténors et des basses, les mêmes voix chantent. On dirait que c'est la fête. Les swahili disent : kifo cha wengi ni harus. Je baille tellement que les mâchoires se fatiguent.

On transpire. Je transpire. Le SAUNA n'est pas seulement électrique, mais également faite de la foule qui s'entasse. Puis-je me retirer ? Non. La distance qui sépare les uns des autres est de zéro millimètre. Devant une porte rectangulaire, en métal et colorée au rouge, on se serre – avec les mêmes chansons. Plutôt les mêmes slogans. L'identité de la porte derrière laquelle est déposée notre pain est libellée ainsi « cabinet du détenteur des droits ». On frappe à la porte en répétant la même chanson « notre pain ». On danse à la burundaise. Je danse mais j'ai faim. La mort commune est une fête.

Du bruit dehors. Qu'est-ce qui se passe derrière cet immeuble qui nous engloutit tous – compères et commères ? Aucune idée. On crie de plus bel : notre pain, notre pain. Tel l'adage des crapauds chez le roi qui criaient : donnez-lui, donnez-lui !

Il est 9 heures vingt.

J'attrape une toux aigue. Je frotte les yeux. C'est du piment. On fait de même à côté de moi. Tout le monde tousse. Le brouhaha s'amplifie. Le brouillard de Bugarama, le matin pendant la saison des pluies, nous entoure. Cette fois-ci chaud et pimenté. Plus de résistance. D'un mouvement spontané, on se bouscule vers l'arrière. Je perds l'une de mes sandales. Ça ne fait rien. On se bouscule sérieusement. Qu'est –ce qu'il y a au juste ? Aucune d'idée. Sans comprendre ce qui nous arrive, nous sommes dehors, à terre, les uns sur les autres. Des hommes en uniforme bleue, armés des orteils aux cheveux, nous encerclent. Ils tentent de nous attraper. Qui sont-ils ? Un de nos honorables camarades de lutte s'écrie : « Attention attention, les Mister Blue » !

En criant au secours, on se sauve. On court en déroute. Au milieu de deux agents en bleu je me glisse, moyennant deux coups de gourdin. Sauvé, je me dirige vers mon appartement, au 5^{ème} niveau, à demi mort de faim et de fatigue – bien sûr accablé également des deux coups de gourdin. Epuisé, je m'allonge sur mon matelas vieil et mince communément appelé chez nous *ugwembe*, sans toutefois enlever les habits sales et déchirés dans lesquels j'ai défilé toute la matinée. Je fais une rétrospection. Les scènes défilent dans ma tête. J'imagine qu'après ce coup non préparé on va nous rétablir dans nos droits. Je me dis que bientôt on nous invitera à visiter le dépôt de l'OBR. En ville ? Peu importe l'endroit ! Immédiatement je pense à ma carte d'identité qui était dans ma poche. Je ne la trouve plus. Elle est sans doute perdue. Tant pis. Mais comment me reconnaître alors comme marchand de pagnes ? C'est fini les réflexions. Je dors.

« Au secours, au secours », je crie. Je vois les hommes en uniformes qui nous entourent et qui nous frappent. On s'entasse. Des fumées de piments nous enveloppent. Tout le monde tousse. Ivres de gaz lacrymogène, on nous capture tous. Une voiture de marque Hilux nous attend derrière la clôture de la villa. On nous embarque dans la fameuse *Kizunguzungu*. Vers où ? Je ne sais pas. Un Mister Blue me piétine avec ses bottes d'agronomes. Il se moque de moi : « Reprenez ces slogans ! Lancez-moi ces pierres ! » Je pousse un grand cri : « Oô, il me tue ce renard, cet imbécile de policier ». Je me débats. « Qu'est-ce qui se passe ? » me demande mon camarade de chambre. Je me réveille. Je lui explique que le policier me piétinait à perdre le souffle. Il constate avec moi : c'était un cauchemar.

Il est 18 heures moins le quart.

Tout est noyé dans le silence. Un calme de deuil caractérise le voisinage. Au loin, les honorables compagnons de lutte et de route se parlent en de petits groupes et à voix basse. Une lampe éclaire faiblement sous le toit du hangar devant lequel on s'est rassemblé très tôt le matin. Les salives sont amères. Je crache tout le temps. J'ai tellement faim. Sur le point de tomber, je me résous à passer d'une personne à l'autre pour solliciter au moins deux cents francs pour m'acheter du pain. Chose pensée, chose faite. Après avoir contacté plus de quatre personnes sans résultat, Mateso me file cinq cents francs. N'est-ce pas le prix d'une assiette d'un mélange de haricot, patates douces et manioc chez Maman Chichi ? C'est fini pour aujourd'hui. A chaque jour suffit sa peine – disent les Français.

Il est 8 heures pile.

Un autre jour s'annonce lugubre. Le ciel est maussade. Le soleil semble ne pas devoir apparaître aujourd'hui. Le paysage est triste. Je me promène autour de mon appartement. Un coup de sifflet me surprend. Un nouveau rassemblement s'annonce. Avec le même principe de rapidité, la foule d'hier, avec les mêmes leaders, se rassemble. Cette fois-ci debout près du podium, je reconnais Jamborike qui nous harangue en ces mots :

Camarades de lutte et de route, félicitations pour la hardiesse et le courage que vous avez manifestés hier devant cette foule d'hommes en uniforme. Mais le chemin à parcourir est encore long. Je vous l'ai toujours dit, notre cause est juste. Ils ont la force et nous avons la durée. Tôt ou tard nous serons rétablis dans nos droits. Time will tell – disent les Anglais.

Il nous informe de l'arrestation et l'emprisonnement de cinq de nos chers confrères. On communique sur les chaussures, habits et pièces d'identité perdues. Je ne retrouve ni ma carte d'identité ni ma sandale. Tant pis. Et on se disperse.

Quelques instants plus tard, le sifflet retentit de nouveau. Avidé de voir le dénouement de cette lutte active, tout le monde se précipite. Le brave orateur reprend la parole. Il donne un commandement : « Dans une minute on se retrouve au tribunal de MPIMBA pour suivre le procès de nos confrères ». Message reçu, on se sépare.

Il est midi. Le soleil est au zénith. Devant ce bâtiment aux murs en briques cuites dont la façade se tourne vers le lac Tanganyika et dont la charpente en tôles ondulés héberge les juges et nos confrères innocents, les honorables compagnons de route et de lutte bronzent. Ils transpirent. Sans abri, le soleil les accable. Ils s'en foutent. Leur cause est noble.

Incapable d'entendre les plaidoiries – la foule est immense – on se lasse mais on patiente. Un défenseur des droits de l'homme, je ne sais qui, nous tranquillise qu'ils vont être libérés. On le croit. Parole d'un sage ! On attend. On se parle... Des applaudissements, des sursauts, des embrassements... Quoi ? Des cris de joie ! Un camarade me murmure : « ils sont libérés ». Sans pouvoir me contenir, je hurle à tue-tête : « vainqueur que nous sommes !!! ». Sans savoir qui nous commande, nous longeons le boulevard de la victoire, serrés à la manière des vaches qui vont à l'abreuvoir, dans une course de semi-marathon. En brandissant de fraîches branches d'arbres, on chante des chansons de bravoure et de victoire. Je m'imagine l'immense joie qui a enveloppé les burundais la première fois qu'ils ont chanté l'hymne national après le départ des colonisateurs.

Il est 18 heures.

De loin, les échos des honorables vainqueurs se font entendre. Tels les hommes de troupe en formation ! Les honorables confrères restés à domicile nous attendent tout le long du boulevard de la faim – lieu de passage pour parvenir à l'endroit habituel de rassemblement. Ils acclament notre retour. A notre arrivée, ils nous accompagnent en chantant nos hymnes de victoire. C'est la fête au village !

A destination, le lieu sacré de regroupement, on danse. On porte en triomphe les cinq rescapés de MPIMBA. On chante : *umudandaza w'ibitenge yubahwe yubahwe cane* – que le marchand de pagnes soit respecté, qu'il soit respecté à fond ! La fête. On danse. On se réjouit. Mon cœur bat. Je chante. Mon estomac réclame – j'ai seulement mangé la nuit d'hier grâce à l'intervention de Mateso. Je me promène. Je me faufile parmi les honorables marchands qui se soûlent. Mais mon cœur palpite. C'est quoi au juste ? La faim ? Je ne sais pas vraiment.

Il fait nuit. Quelques compagnons se retirent pour se restaurer. Et moi je fais quoi sans argent ? Tant pis ! D'autres dansent encore. Peut-être qu'ils n'ont nulle part où se ravitailler comme moi. La danse, c'est un passe-temps. Pour moi c'est une évidence, pas une hypothèse – je n'ai pas où aller. Sous la lumière légère de cette lampe électrique, on danse. On échange aussi.

Au milieu de cette foule, pour le moment moins nombreuse qu'auparavant, Jamborike remonte sur le podium. Des sifflements réclamant le silence retentissent. Les confrères et consœurs se calment. Ils écoutent.

« Honorables compagnons », des applaudissements l'interrompent. « Vous venez de poser un acte grandiose de bravoure. Vous venez de soutenir et libérer vos camarades compagnons de lutte. C'est une victoire. Nous venons de voir libérer nos confrères et consœurs, mais la lutte se poursuit. Nos revendications restent les mêmes. Ne vous découragez pas. Depuis hier, crevant de faim, nous avons résisté aux Mister Blue jusqu'à maintenant. Nous sommes un peu fatigués, mais non pas lassés. Prenons le jour de demain comme jour de repos et nous allons continuer notre lutte le lendemain ». On acclame avec vigueur. Après ce discours mon cœur bat de plus en plus vite. On se disperse. Je me retire dans mon appartement.

Il est 19 heures vingt.

J'ai tellement faim que je n'arrive pas à dormir. Mon cœur bat très fort. Je suis allongé sur mon mince matelas. L'idée me vient de suivre les informations à la Télévision. Il est 19 heures 30. Le ministre du commerce apparaît à l'écran. Il cite des noms : ...NYABENDA ainsi que Paul JAMBORIKE sont rayés de la liste des vendeurs de pagne. NYABENDA qui ? Mon cœur bat de plus bel. Est-ce moi Guillaume NYABENDA ? Impossible. Qu'aurais-je fais ? Le ministre ne me connaît pas d'ailleurs. Le cœur bat au rythme du tamtam. Je réfléchis : Paul JAMBORIKE est le chef de file, le fomentateur de tout le mouvement de revendication. Peut-être que c'est ça la raison de son exclusion. Et moi ? Raison introuvable. C'est quelqu'un d'autre répondant au nom de NYABENDA. Je prends la résolution d'éteindre la TV et je m'en dors tout de suite.

Une sonnerie téléphonique me réveille. Il est 20 heures. Un message : « pole sana Guillaume, ç' est arrivé ». « Quoi ? », je riposte au message. Pas de réponse. Impatience ! Je me dis que finalement c'était peut-être bien de moi qu'il s'agissait à la télé. Bip. Un autre message. Je suppose que c'est Pierre qui me répond. Pas du tout. C'est Jeanne : « Mes condoléances cher Guillaume. Ta carte d'identité a été trouvée dans le corridor, là où nous étions hier pour réclamer nos droits ». « Ooooooh ! » je pousse un soupir d'agonie. Le téléphone me glisse des mains et tombe. Je roule du matelas à terre. Je perds connaissance.

Le gâteau de la haine

Par Rivaldo NIYONIZIGIYE

Un agréable matin, les oiseaux chantent. La famille Kuru s'est réveillée fort enthousiaste. Les enfants, le père et la mère, tous sont impatients de se rendre au tribunal. Leur ultime espoir est attaché à ce sanctuaire de la vérité et de l'ordre, là où les conflits sont réglés sans réplique. Comme les *bashingantahe* ont renoncé à leur rendre justice, le seul espoir reste le tribunal. On a entendu un notable prononcer ces mots: « la question foncière! Ah, c'est autre chose... ».

Promptement, les enfants enfilent leurs uniformes *kaki*. Le père met un costume et la mère, un pagne tout noir et un foulard gris. Ils ferment la tente dans laquelle ils s'abritent depuis quatre mois et se mettent en route vers le tribunal.

Tous sont impatients d'arriver au chef-lieu de la province, mais silencieuse demeure leur marche. Tous les documents nécessaires à la défense de leur cause sont emballés dans un sac que Kuru garde avec une précaution maximale. Ils se heurtent à une rivière aux larges rives glissantes, sans pont, et aux eaux moyennement profondes. On devrait risquer un grand saut ou passer dans l'eau pour traverser. Kuru lance son sac sur l'autre rive. A l'exception de la femme, tous se déshabillent afin de ne pas tremper leurs vêtements. L'eau brûle de froid. Sortis des eaux, tout le monde tremble.

Tout en remettant ses habits, Kuru revit toute sa vie dans son village natal. Les calamités qui ont été à la base de sa fuite, la fin de son exil et le retour, le mauvais accueil de la part de la famille de son frère jumeau, sa mise au courant de la vente de son *icibare*¹, la construction du centre de distribution des boissons sur sa parcelle et la destruction de sa maison. Tout cela lui tourne sans cesse dans la tête. Avec amertume, il pense à la relation de fraternité qui

¹ Propriété octroyée à quelqu'un pour en faire ce qu'il veut.

n'existe plus. Quand il se souvient de la manière dont Toyi a changé de visage à la vue de son propre frère, il soupire.

« Le monde brûle comme l'enfer ! », dit Kuru.

« C'est devenu une jungle ! », répond sa femme.

« Seules les canines poussent dans les nobles bouches de nos amis et les bananeraies se voient pousser des épines en plein jour. », ajoute Kuru.

Un moment de silence les mènent d'une colline à l'autre puis ils continuent leur conversation, semi-dialogue et semi-monologue; une conversation lourde et angoissante.

« Si j'avais su, je n'aurais pas pris la fuite. », continue Kuru avec des sanglots dans la voix.

Les enfants restent muets. Kuru ne quitte plus son état de réminiscence. Tout au long du parcours, il médite sur ce que les autres tribunaux ont fait pour son dossier : Le tribunal de résidence avait décidé de lui restituer tout ce qui lui appartient, mais Toyi a fait appel. La cour de grande instance a estimé l'affaire compliquée et l'a traitée à moitié. Mais Kuru n'a aucun doute que l'autre tribunal, très performant, humanitaire et extrêmement influent va lui rendre justice et résoudre son problème dans son entièreté.

Aux environs de dix heures du matin, ils arrivent non loin de la Province; assez fatigués mais en attente du fruit délicieux de leur patience et de leur persévérance. Les vérandas des bâtiments du tribunal sont pleines de gens apparemment venus de divers coins. Kuru inspecte les lieux mais il ne reconnaît personne. Toyi n'est pas encore arrivé. Tout à coup, Kuru sent la main de son fils tirer sur la manche de son veston.

«Qu'y a-t-il ? », demande Kuru.

Le petit garçon pointe son index gauche. Il a reconnu quelqu'un. Kuru suit la direction du doigt. Son ancien voisin et rival, qui voulait la main de sa femme, vient de l'autre côté de la grande salle. Le cœur de Kuru bondit. Il tourne la tête vers sa femme. Elle n'a pas vu son ancien admirateur. Quand il lève les yeux vers la gauche, il constate que Toyi est déjà là. Il est coincé près de la porte de la grande salle et converse familièrement avec le cousin de leur père.

« Encore ce type ! On a refusé son témoignage ! » Fulmine Kuru.

Lui n'a jamais eu de témoins. Ce n'est pas étonnant, il n'a pas exprimé le désir d'en avoir. Une multitude de parents et voisins était prête à défendre sa cause mais, comme il était réticent à déboursier pour ce projet, il n'a finalement eu aucun témoin.

L'heure des audiences sonne. Tous les demandeurs, défendeurs et témoins confondus convergent dans l'étroite porte de la salle d'audiences. Kuru garde l'œil rivé sur son frère. Ce dernier est venu, pour la première fois, avec sa femme stérile. Tous s'installent sur des chaises. La famille Kuru occupe des places vers l'avant alors que celle de son frère s'installe à l'arrière. L'aîné s'assit confortablement et stratégiquement pour ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire. N'allait-il pas voir ses biens lui revenir et ainsi revivre dans sa propriété sans peur des agressions des envoyés de son frère ? La Cour arrive. Toute la salle s'agite. Chacun pense à ce qui l'attend. Parmi les juges, il y a l'ancien concurrent de Kuru. Allait-il être un problème pour lui ? Non. Les juges doivent être justes ou au moins apprendre à l'être. Un bon médecin soigne sans aucune discrimination ou aucun préjugé.

« Vive la paix ! », commence le président du siège.

Tout le monde applaudit et devient attentif. Toyi, à la dixième rangée derrière Kuru fixe la Cour.

« Aujourd'hui, continue le juge, nous allons écouter une série de cas. Mais, il y a quelques uns qui présentent une certaine urgence et j'aimerais qu'on commence par ceux-là. »

Chacun espère qu'il s'agit du sien car tous les cas paraissent urgents à leurs concernés.

« Ce sont les cas qui nous concernent mes collègues et moi. Les autres causes vont être traitées par un autre siège. Présentement, on va écouter Toyi et Kuru, je les prie d'approche », ordonna le président du siège.

Immédiatement, Kuru se présenta devant les juges. Toyi approcha lentement mais orgueilleusement. Sa femme approcha elle aussi et prit place à côté de Kuru.

« Monsieur Toyi, vous êtes accusé d’une appropriation, destruction et vente des biens d’autrui en son absence, ainsi que d’insultes à la victime. Plaidez-vous coupable ou non coupable ? », demanda le juge.

Kuru hocha la tête en guise d’acceptation et Toyi prit la parole pour se défendre.

« Monsieur le juge, je suis innocent. On dit qu’il est mon frère ; je n’ai aucun frère ! En dehors de ma femme Liliane, je n’ai aucune autre famille quelle qu’elle soit », expliqua Toyi.

L’audience hurla. Kuru prit la parole pour démontrer cette relation fraternelle.

« Oh, mon Dieu ! Comme le Diable a conquis le monde ! Monsieur le Juge, Toyi n’est pas seulement mon frère de père et de mère, mais aussi de même placenta. »

« Il ment ! », cria fortement le témoin de Toyi assis dans le public.

Le greffier notait tout ce qui se disait. Kuru tourna tristement la tête vers cet impatient témoin, le cousin de son père. Toyi se tourna lui aussi et lui lança un regard de remerciement.

« Je ne mens point ; laissez-moi vous montrer toutes les preuves. », expliqua Kuru.

Il prit son sac et l’ouvrit. Ses mains tremblaient. Il y tira un papier.

« Tenez, chers juges, mon attestation de naissance. Je suis un citoyen comme les autres, né comme les autres et qui doit vivre comme les autres citoyens et jouir des fruits de sa citoyenneté », expliqua Kuru.

Le juge prit le document, le scruta méticuleusement et le passa au procureur. Toyi, très inquiet, tourna les yeux vers sa femme Liliane. Ensuite, il éclata de rire. Tout le monde se tourna vers lui. Il présenta à son tour une attestation de décès de Monsieur Kuru, délivrée par la même commune. Les juges échangèrent des regards.

« Et la propriété ? », demanda le juge.

« Oh, monsieur le Juge, je n’avance rien sans preuves. Regardez », répondit effrontément Toyi.

Et il brandit un document attestant que Kuru a vendu toute sa propriété avant de partir et mourir loin de son pays. Tout le monde fut stupéfait. On ne comprenait plus ce qui se passait.

« Ces documents sont faux, voici mon identité et ma signature, comparez ! », cria Kuru indigné.

Sa femme, enceinte, se mit à pleurer. Leurs fils criaient également contre les mensonges de leur oncle. Les juges devraient au moins avoir pitié de ces enfants ! Le président du siège demanda s'ils n'avaient rien à ajouter. Et les deux frères de secouer négativement la tête. Le juge tourna les yeux vers le greffier. Ce dernier répondit par un regard entendu.

« L'affaire est mise en délibérée. Attendez la suite dans quelques minutes », annonça le président du jury.

La salle s'agite. On s'attroupe autour de la famille Kuru pour la féliciter de l'issue qui l'attend. On s'inquiète juste un peu de la rapidité avec laquelle l'affaire vient d'être traitée, et de certaines rumeurs sur les faux témoignages mais, en définitive, cela importe peu. Tout le monde est convaincu du bon droit du rapatrié et le lui fait savoir. Dans la pensée de Kuru, d'innombrables projets pour sa propriété se réalisent déjà. Tout à coup, changement de climat. Les nuages du sud se dirigèrent vers l'Ouest pour y rencontrer ceux de l'Est. Une légère pluie se mit à tomber. En un rien de temps, elle se mua en orage. Ce fut à ce moment que la Cour revint. Elle ne tarda pas à rendre le verdict.

« ... Kuru, tu es accusé d'avoir perturbé la tranquillité du pays qui n'est pas le tien, d'avoir ourdi des mensonges et fait usage de faux afin de t'approprier des biens et des documents d'autrui. De ce fait, tu es condamné à être chassé de ce pays et cela endéans vingt-quatre heures. Toi, la propriété de ton père te revient entièrement puisque ton frère est mort. Tu peux donc continuer à l'occuper en toute sécurité et te sentir libre d'en faire ce que tu veux, de commun accord avec ta femme », termina le juge qui déposa le dossier sur la table.

Tribunal de merde! Madame Kuru s'effondra, entraînant ses fils dans la chute. Kuru resta comme tétanisé. Toyi bondit sur sa femme, lui passa les bras autour du cou. L'assemblée maudit le ciel et les étoiles, consciente que la justice a été corrompue et que la question foncière est si terrible que même la relation de fraternité se détruit aussi facilement. Les juges quittèrent majestueusement la salle. Les participants, déçus, sortirent un à un. Il ne resta dans la salle d'audience que les deux familles, l'une mourant de joie et l'autre de désespoir, d'angoisse et de déception. Kuru venait de goûter à la férocité du monde. La scène qu'il venait de vivre n'avait jamais existé, même dans ses pires cauchemars. Le monde venait de lui dévoiler ses canines.

« Quel monde de dingues ! La cupidité est devenue un grand voile qui couvre le monde, et les innocents qui en souffrent se comptent par milliers... », observa la femme de Kuru.

« Eh oui, femme ! Je dois dire au revoir à mon cordon ombilical à cause de ce gâteau, ce gâteau gagné sans sueur, ce gâteau, source de haine et de crimes... », dit Kuru en frappant rageusement le sol du pied droit.

Il pleuvait encore des cordes. Le père et les fils aidèrent la maman à se relever et ils se mirent piteusement en route.

Contrefaçon...en tout !

Par Annick KWIZERA

A 12 ans, elle avait fait de cet endroit sa vraie source d'inspiration. Se laver dans cette eau thermale perdue au fond de ces collines verdoyantes, sous les pépiements des oiseaux qui offrent à cette nature sa beauté unique ; humer l'odeur des feuilles mortes dans cette eau, se laisser caresser par ce vent frais, écouter les coassements des crapauds mêlés aux murmures de ces petits insectes qui craignaient qu'on les agresse à l'heure où le soleil avait décidé de magnifier l'horizon de pourpre avant de se dévoiler ; apprécier la beauté des paysages, tel était le spectacle saisissant qu'elle avait pris la bonne habitude de s'offrir chaque matin. Ce jour-là, elle baignait encore dans le parfum de son coin tant préféré quand soudain une voix lui demanda le chemin qui mène à l'Eglise.

« Quoi ? », répliqua KANYAMUNEZA à ce garçon apparemment pressé et dont le sourire fit l'effet d'une bombe jusqu'aux tréfonds du cœur de la petite fille. On aurait dit le dieu Zeus descendant de l'Olympe. Elle se sentit vraiment remuée par quelque chose, mais quoi ?

A ces premières notes, l'octave d'une douce musique d'amitié qui promettait d'être longue, ainsi qu'une joie indicible venait de voir le jour. Ce fut pour elle un instant magique qui comptera parmi ses plus beaux souvenirs et qu'elle marquera d'une pierre blanche.

Ils prirent alors l'habitude de se fixer rendez-vous à un tournant de la route et, comme sa mère la croyait à la chorale pour enfants, jamais ils ne furent inquiétés un seul instant. Ils riaient, jouaient à tous les jeux pour enfants de la place et tous les deux s'amusaient bien ainsi malgré leur écart d'âge. Décidément, RUKUNDO ne trouvait plus aucun plaisir à se rendre dans ces rencontres d'avec les garçons en passe de devenir des adultes ; son plaisir se trouvait ailleurs que dans ces « *ligalas* » ! Les moqueries de ses pairs ne le touchaient même plus, c'était son bonheur à lui qui comptait.

Septembre, fin des vacances...

Le jour des adieux fut le plus dur pour tous les deux. Ils avaient du mal à se quitter. A l'idée que l' élu de son cœur allait partir, KANYAMUNEZA devint gouttière. Des larmes, toujours des larmes et encore des larmes. Plutôt des averses ! Dans sa petite personne, elle figurait à la fois la barque, la mer et le vent. Les yeux avaient sans cesse un flux et un reflux de larmes, ses soupirs étaient comme des vents qui allaient finir par sombrer son corps dans la tempête.

RUKUNDO ne cessait de la consoler en lui faisant comprendre que jamais il ne l'oublierait et que pour preuve, sa photo de baptême sera toujours sous son oreiller. KANYAMUNEZA était une de ces filles à braver les pires écueils pour rester fidèle à la parole donnée. Elle savait qu'il étudiait dans un des lycées de Bujumbura, ce coin qui allait le lui priver pour trois longs mois. Heureusement que RUKUNDO était de ces garçons qui savent que la vie n'est pas qu'un jeu d'amour. Elle est faite surtout de travail et de beaucoup de besognes quotidiennes. C'est pourquoi il faut s'occuper également d'autres choses que de l'amour, disait-il chaque fois qu'il en avait l'occasion.

Les jours qui suivirent, l'heure était à la souffrance. La nostalgie des souvenirs avait pris le dessus au point que KANYAMUNEZA ne voulait plus parler. Elle ne jouait plus à la marelle qui était pourtant son jeu préféré à l'école, ce qui ne manqua pas d'intriguer ses

amies, chacune rivalisant à savoir la raison de cette « métamorphose ». A la maison déjà, son monde ne se réduisait, pour le moment, qu'à son lit. Ecouter les contes de grand-père autour du feu, avec les autres enfants, ne lui disait plus rien. Ce changement brusque n'avait pas échappé à la fine attention de sa mère qui, dans son inquiétude, ne cessait de lui demander ce qui n'allait pas.

« Tout va bien maman! », disait-elle toujours car le mensonge qui cache un secret de cœur n'est qu'une habitude à prendre.

Sa mère lui prodigua des conseils et la mit en garde pour son bulletin. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à son père, juste avant sa mort, ces conseils lui allaient droit au cœur. N'avait-il pas fait jurer à KANYAMUNEZA de ne jamais désertier ni abandonner l'école et de se faire un défi de devenir comme ces femmes prenant la parole en public avec une éloquence toute masculine...comme ce serait beau de voir ce rêve devenir réalité !

Tous les souvenirs refirent surface et elle se résolut de réussir le Concours National. Chose décidée, chose faite. Elle réussit avec brio et fut orientée au Lycée Mwaro. Elle se retrouvait toujours loin de l'unique homme qu'elle aimait si fort. Heureusement, ces distances étaient abattues par l'une ou l'autre lettre qui, elle-même, trainait mais finissait par arriver au destinataire.

Des fois ce silence lié à la distance faisait objet de suspicions non fondées jusqu'à se demander si RUKUNDO ne se serait pas lancé dans d'autres conquêtes. Vite, elle chassait ces idées noires par le souvenir des gestes et des tendres mots échangés au bord de leur rivière. Elle s'en souvenait très bien comme si c'était hier.

A 14 ans, c'est au lycée qu'elle entendit ses amies parler d'amour. Jamais elle n'avait suivi une discussion avec un aussi grand intérêt car elle venait enfin de connaître le nom de ce qu'elle éprouvait envers RUKUNDO.

A un moment, ils se voyaient rarement parce que RUKUNDO commençait déjà l'université, ce qui décalait la période de leurs vacances. Lorsqu'il perçut sa première bourse d'étude, il décida d'acheter à KANYAMUNEZA un téléphone portable malgré le contrôle des autorités de l'école mais aussi l'œil très vigilant de sa maman. Cette dernière aimait dire que ce petit machin était bon pour les fonctionnaires capables de se l'offrir et de se promener avec sans complexe.

Comme la beauté focalise l'attention, adolescente et sympathique, KANYAMUNEZA eut plusieurs prétendants. Elle avait une de ces beautés dont on ne jouit pas seulement, mais qu'on adore, qu'on vénère et que la douleur et le désespoir ne peuvent altérer mais uniquement rendre encore plus profonde. Tous les concurrents étaient porteurs d'un même message : la déclaration d'amour. Une force invisible l'attirait toujours vers RUKUNDO et dans son for intérieur une question la taraudait : « Mais, pourquoi ne me dit-il jamais qu'il m'aime » ? Elle était toujours en quête silencieuse de ces trois mots jusque dans les SMS, mais rien n'y faisait. Elle se résolut d'attendre que cela sorte de sa bouche.

Un bon weekend, RUKUNDO se pointa à l'école tout rayonnant de la joie de revoir sa jeune amie. Le « je t'aime » tant attendu ne jaillit pas hélas ! Comme il devait encore marcher pour arriver chez lui, il était obligé d'écourter cette occasion d'admirer cette beauté à nulle autre pareille. KANYAMUNEZA prit soin de lui raconter plein d'histoires accompagnées de clichés de ces garçons et filles qui s'aiment bien à l'école, comme pour lui faire accoucher le « je t'aime » espéré. Quelle ne fut sa déception de l'entendre se perdre dans un concert de conseils de ne pas s'adonner à « ces histoires qui dérangent et qui risqueraient de nuire à son avenir ».

Attentive et anxieuse, elle capta quelques mots du genre « ...ne crois-tu pas qu'on peut ainsi bêtement se gâcher l'avenir ? ...et s'il l'engrossait ? ». Elle savait qu'en ce moment elle avait besoin de toute sa force pour se retenir de hurler car elle comprit que RUKUNDO se prenait pour son grand frère. Elle eut une nuit bien agitée.

A chaque alerte de message, elle sursautait en attente de voir s'afficher les trois mots tant attendus mais toujours rien. Trop c'est trop, finit-elle par se dire. La déception était tellement grande qu'elle prit la ferme décision d'essayer une relation amoureuse avec KABURA. Disons que c'était plus une histoire de copinage scolaire, et que c'était surtout une occasion de pouvoir oublier ce garçon singulier qu'était RUKUNDO. Hélas cette relation dura le temps de la rosée suite au comportement gauche du nouvel élu. Ce dernier comprit vite que cette place n'était pas sienne et il se retira sans perdre une minute.

KANYAMUNEZA continuait donc à caresser le vague espoir et à entretenir, non sans appréhension, cette vieille amitié avec RUKUNDO. Des fois, elle allait jusqu'à s'en prendre à la culture burundaise qui n'accordait qu'aux seuls garçons le privilège de déclarer les feux de Cupidon. Elle aurait tellement aimé crier sur la cime des arbres à quel point elle adorait le jeune homme. Elle lui aurait déjà déclamé des tonnes de poèmes. Elle lui aurait chanté tous

ces langoureux chants d'amour et lui aurait cueilli des tas de roses pour faire de lui l'homme le plus heureux de la planète car il était né pour lui donner son amour ; un amour dont sa gorge sera toujours avide pour essayer d'étancher sa soif. Bref, elle lui aurait transmis ses passions comme le plus beau gage de leur amour.

Une lueur d'espoir persistait quand même puisque non seulement RUKUNDO lui écrivait mais, via ses appels réguliers, lui laissait également entendre cette chanson si douce à l'oreille, qu'est la voix de l'être tant aimé. Et puis...n'est-ce pas qu'on reconnaît un bon cuisinier à ce qu'il sait faire de peu de choses un plat succulent ?

Nos amis les psys savent très bien que raconter sa souffrance à celui qui sait prêter une oreille attentive et qui conseille soulage.

C'est ce que fit KANYAMUNEZA en allant se confier à sa meilleure amie GATEKA. Cette dernière lui conseilla de clôturer à tout prix le dossier RUKUNDO. « Il te fait perdre la tête pour rien, il ne t'a jamais aimé comme on aime une fille, de cet amour dont tu es digne ! », lui dit-elle.

Voilà enfin une qui sait bien me conseiller, se dit-elle. Aussitôt elle s'appliqua à ce que le souvenir de ce garçon, en elle, s'envole comme l'alcool d'une bouteille sans bouchon.

Elle opta pour la fréquence zéro quant aux contacts téléphoniques avec RUKUNDO et alla jusqu'à déchirer cette chère photo qu'elle prenait soin de placer sous son oreiller avant de dormir. C'est alors que GATEKA la présenta à son grand frère. Celui-ci déclara, en l'espace d'un instant, son amour à cette beauté, Sans doute que le dieu de l'amour avait déjà planté son étendard dans le cœur de KANYAMUNEZA qui n'alla pas par quatre chemins pour dire oui à cette nouvelle aventure.

Cette relation semblait marcher à merveille mais elle ne réussit pas pour autant à faire oublier à la jeune fille son premier amour. Le souvenir de sa séparation d'avec RUKUNDO allait la hanter toute sa vie durant. Fidèle à l'honnêteté héritée de son père, elle décida de vite rompre cette relation amoureuse.

Fâchée contre elle-même, elle prit la ferme résolution de s'appliquer aux études. Elle n'avait pas oublié la promesse faite à son père et ses actions n'agissaient qu'aux antipodes de sa mission première. Elle devait travailler dur pour décrocher ce diplôme d'entrée à l'université et...qui sait si RUKUNDO n'a peut-être pas attendu ce moment pour lui déclarer tout cet amour né dès leur rencontre à la rivière ?

Le jour de la remise des diplômes, elle espérait avoir plein de cadeaux mais le plus désiré de tous ne vint pas. « Quand est-ce que RUKUNDO saura qu'il faut qu'il s'engage ? », se

plaignait-elle. « Mais soyons sage et attendons que le dieu Amour puisse l'inspirer à me dire ces trois mots qui changeraient ma vie ».

La voici à Bujumbura...

La plus grande leçon qu'elle reçut de Bujumbura est moins la découverte des autres que d'elle-même. Elle eut du mal à supporter cette chaleur permanente. Elle fut frappée par l'indifférence des gens contrairement à ceux de sa colline qui se saluent et se sourient au passage. En plus, là-bas, chaleur humaine et respect se lient sans recours à la loupe.

Découragée, elle se demandait comment elle allait tenir à ce rythme de vie car elle n'avait pas tardé à remarquer que la plupart des filles de son âge étaient déplacées en voitures par leurs maris, leurs parents ou de leurs petits-amis. Cette vie aisée ne manqua pas de la tenter. L'ironie du sort est que même les habits qu'elle portait lui faisaient désormais honte.

Sa première stratégie fut celle de sortir les weekends avec deux de ses plus belles amies qui connaissaient mieux la ville. La chasse ne tarda pas à payer. Un bon soir de vendredi, elle sortit comme d'habitude et son équation, à plus d'un inconnu, fut résolue. Le piège captura son premier gibier. Et lequel !

David était un vrai gisement d'or noir pour elle : une belle voiture, un bon boulot, une maison et en plus, il était tout aussi beau, un adonis quoi ! Et de jubiler dans son for intérieur « Voilà enfin l'homme de ma vie... et adieu le soleil et la faim de midi ! »

Elle ne pouvait pourtant pas s'empêcher de penser à RUKUNDO et, pour avoir un semblant de conscience tranquille, elle relégua l'homme d'« au bord de la rivière » à la position de conseiller et de « frère » et elle trouvait que ce second rang lui allait confortablement. « Il est digne d'amour, ce garçon, mais il lui faut un amour à sa taille, il comprendra sans même avoir besoin d'explications », se disait-elle. Mais elle ignorait que RUKUNDO était décidé à risquer même sa vie pour vivre à jamais le souvenir de leur première rencontre.

KANYAMUNEZA se retrouva alors sur cette planète de filles civilisées, « *up-to-date* » comme on disait. Adieu les vieilles habitudes ! Cette fois-là, elle avait sa place dans ce monde où hier, elle était comme invisible. Désormais les grands espaces « VIP », les plus beaux restaurants de la place étaient devenus ses lieux de prédilection. Elle prit même l'habitude de fréquenter les boîtes de nuit, ce qui ne plaisait pas moins à David.

Elle adorait surtout être avec David à la plage de ce lac Tanganyika dont elle avait tant entendu parler. Elle aimait sentir cette eau que les vagues lui propulsaient et du coup ses rêves devenaient réalité. En même temps, David lui inspirait confiance. Elle avait le sentiment de tourner la page de sa vie et qu'elle allait, enfin et pour toujours, jeter l'ancre dans un havre où elle vivrait confortablement. Et l'inévitable arriva. Elle décida de jeter RUKUNDO aux oubliettes car elle ne voulait plus qu'il vienne la brouiller avec ses théories dignes d'un pasteur en plein culte. « Qu'il aille se faire voir, se disait-elle, je vais d'ailleurs virer son numéro dans ma liste noire...il constitue un danger potentiel à mon bonheur ! », pensait-elle.

RUKUNDO ne cessait de l'appeler à son numéro qu'il maîtrisait, par ailleurs, comme les plis de sa poche mais KANYAMUNEZA ne donnait aucun signe de vie sur l'autre bout de son GSM. Et pourtant, il continuait à rêver d'elle les yeux ouverts. Il ne cessait d'appeler de tous ses vœux l'heure où il la retrouverait. Il lui semblait que sa vie était à jamais rivée à elle et que sans elle toute la beauté de la nature ne pouvait qu'aviver l'intensité de sa douleur.

Deux années s'écoulèrent.

Deux petites années pour KANYAMUNEZA pour qui tout allait à merveille avec son David. Deux années où à chaque vue de son David, elle sentait monter une bouffée de désir dont elle avait ignoré jusque-là l'existence. Des fois, elle se surprenait dans une agitation qui tue toute raison hélas.

Deux longues années pour RUKUNDO suite à l'absence de cette fille qu'avec une fierté de propriétaire, il avait vue grandir et changer. Il avait assisté à cette transformation tout en conservant l'image de cette fillette rieuse qui venait se superposer aux traits de l'adulte. Deux longues années car, malgré son diplôme de licence en Sciences de la Terre, RUKUNDO subvenait à peine à ses besoins les plus élémentaires. Maintenant leurs mondes étaient différents.

Un bon jour, David prononça les mots que KANYAMUNEZA aurait dû entendre de RUKUNDO depuis belle lurette. Il lui demanda de l'épouser et c'est avec grand plaisir qu'elle accepta sans l'ombre d'une hésitation. Elle sentit sourdre en elle un plaisir plus vif que celui de l'instant où la main se tend pour recevoir, plus vif que celui de l'instant où les yeux remercient.

Que du bonheur ! Le cœur en joie, elle rentra à la maison avec ce merveilleux cadeau du jour et...bonjour les rêves autour de ce jour le plus heureux de sa vie, de cette sublime robe

qu'elle porterait, de toute la beauté exquise de la cérémonie de mariage, de... Elle fut interrompue par un « tic toc » à la porte.

Qui voilà? C'était bien RUKUNDO! Quand elle le vit, il lui sembla qu'un courant d'air glacial prenait possession de son cerveau et que son cœur allait geler. Elle se leva pour aller ouvrir et rassembla son courage pour lui demander, d'un air outré, comment et pourquoi il venait pointer son nez à sa nouvelle demeure. Que cherchait-il ? Comment s'était-il arrangé pour arriver jusque-là. Ah oui ! Ce jour que le sort devait désigner du doigt était arrivé. Avec tout le tumulte des sentiments que RUKUNDO n'avait jamais su exprimer.

- Rien n'est impossible à l'amour, ma chère. Et c'est ce même amour qui m'a guidé jusqu'à ta demeure. Il m'a prêté son esprit et je lui ai prêté mes yeux, mon cœur n'ayant pas pu supporter ces deux longues années, plutôt cette éternité, de ton absence. Je t'aime, KANYAMUNEZA. Je t'aime comme la terre aime le soleil, je t'aime de cet amour vrai que j'ai laissé grandir depuis tes 12 ans. Je t'aime de cet amour patient qui ne s'est pas laissé altérer par cette longue absence où j'aspirais tant à te voir et te parler. Je t'aime de cet amour qui s'est emparé de moi, se glissant à travers toutes les fibres de mon âme, je... (dans ses yeux, elle lit tout ce qu'il ne pouvait lui dire).

Elle l'interrompit, éclatant en sanglots:

- Pourquoi tu le dis seulement maintenant ? C'est depuis mes 12 ans que je t'aime, moi, et tu n'as jamais su me le dire au moment où je voulais l'entendre plus que tout !

Une vague d'intense bonheur envahit RUKUNDO et il saisit la main de KANYAMUNEZA et... toute son âme fut dans cette étreinte. La remarque était faite si gentiment et presque amicalement mais elle semblait coller à RUKUNDO comme un liquide visqueux. Il se lança alors dans une litanie d'explications où il rappela leur première rencontre à cette rivière, leurs promesses et toutes les preuves d'amour qu'il n'a jamais cessé de lui montrer. Elle écoutait...

L'heure des promesses avait sonné. Je reviendrai te voir mon cœur car l'avenir nous réserve de très bonnes surprises, lui dit-il. Déjà, il venait d'être présélectionné dans une société d'extraction d'or. Et quand il s'en alla, l'isolement du monde fut soudain sensible à la charmante KANYAMUNEZA.

Elle vécut alors le grand dilemme de sa vie, pas vraiment éloigné de celui cornélien à part qu'ici il s'agit non pas d'honneur et d'amour mais bien d'argent et d'amour. Elle sentit la force de cette déclaration, le feu qu'elle voyait pour la toute première fois dans les yeux de RUKUNDO, son trouble, l'altération de sa voix, ses soupirs doux et fréquents, tout ajoutait à

la difficulté de sur qui porter le choix. Elle s'en remit à sa maman, son seul joyau sur cette terre et considérée comme détentrice de la solution miracle. Comme une épine qui aurait pénétré profondément sa chair, ce même dilemme taraudait vraiment sa tête.

Voilà qu'un soir, assise sur le lit de son enfance dont même les nattes n'avaient pas changé depuis, ce fut un moment privilégié d'échanges à la lumière de leur vieille lampe à pétrole. La maman ne ratait, jusqu'au moindre petit détail, aucun mot du récit de cette vie citadine. Soudain, son attention devint toute particulière quand KANYAMUNEZA lâcha enfin tous les détails de l'affaire qui avait motivé son déplacement tout en y insinuant le fait qu'il faut qu'elle sorte de cette misère et que David en était la planche de salut.

Sa mère comprit, sans l'ombre d'un doute, que RUKUNDO résumait tout dans le cœur de sa fille. Et que ce David n'était qu'une voie de sortie grâce à son argent. Et, telle l'araignée au centre de sa toile, la maman attendait son heure.

Elle fixa alors longuement sa fille sans mot dire et, contre toute attente, un silence indicible fit place à cette conversation qui promettait d'être fructueuse. Elle resta un moment figée au visage de sa fille dont l'éclat traduisait déjà l'effet de ce qu'elle se serait permis de vivre déjà avec « sa planche de salut ». Son regard s'éternisa jusqu'à devenir inexpressif et son silence en disait trop au plus profond d'elle. N'est-ce pas qu'elle aussi avait connu ce chaud bonheur accordé à la fille sur le point de devenir femme ?

Hélas, elle pensait.

Elle pensait à sa première rencontre avec Balthazar sur le versant du mont Gihinga. Elle n'oubliera jamais cet homme qui a volé à son secours pour l'aider à remettre ce lourd fardeau par terre alors qu'elle venait de chez sa tante maternelle à MBOGORA. Elle n'oubliera pas cette longue veste déchiquetée et le gris-trottoir de son chapeau tressé par un fabriquant de la place. Elle ne pourra même pas oublier sa douleur quand cet homme lui a malencontreusement marché sur le petit orteil, avec ses pieds à la plante tranchante comme un rasoir. A l'évocation de ces souvenirs, un léger tremblement agita les lèvres de la mère.

La mère pensait.

Elle revoyait, jusque dans les moindres détails, cette heureuse journée de la naissance de KANYAMUNEZA au centre de santé de Rutya. Et du coup, elle ne pouvait s'empêcher de penser à cette conception « moderne » de l'amour qui se vit actuellement par essai et erreur, comme une espèce de contrefaçon où l'on n'écoute plus parler les cœurs pour choisir l'unique pion sur l'échiquier de sa vie.

Elle pensait.

Elle réfléchissait et ne disait mot. Sa parole s'était noyée dans le torrent de ses pensées. Elle n'avait plus de mots et KANYAMUNEZA non plus. Elle attendait, sachant très bien qu'on ne trace jamais sa route sans aide sauf pour ceux que l'orgueil aveugle.

En un battement de cils, un torrent de larmes coula en silence sur les deux joues de cette mère tant aimée. Ce silence avait laissé très perplexe KANYAMUNEZA, qui rongait, depuis un moment, l'ongle de son auriculaire droit, tout en fixant ses genoux que laissait bien entrevoir sa courte et étroite jupe noire.

Elle leva les yeux et, à son tour, pleura.

Instinctivement, elles se serrèrent très fort dans les bras. Place au silence peuplé de tant de non-dits.

La mère fit enfin des efforts, la première, et lâcha quelques mots d'une voix étouffée :

- Ma chère fille, ton père a fait de moi la plus heureuse des femmes parce qu'il m'aimait et me respectait. Nous n'avions presque rien au début mais l'harmonie dans notre foyer a abouti à une vie que je souhaiterais à quelqu'un qui m'est cher, toi ma fille. Balthazar est toujours présent dans chacun de vous j'en suis sûre et il reste, en effet, le seul homme que j'aie vraiment aimé.

Ma fille, les temps sont révolus. Le choix t'appartient maintenant. Pourtant, je te conseille, de tous mes vœux, de préférer l'amour à l'argent car n'oublie jamais le vieil adage qui dit que l'argent ne fait pas le bonheur. Et s'il advenait que tu fasses cela, ça serait à mon humble avis comme mettre le diable dans le bénitier.

Après ces propos, KANYAMUNEZA resta toujours silencieuse.

Elle pensait. Elle cherchait à discerner si sa mère n'avait peut-être pas raison. Elle pensait si elle n'aurait pas raison.

Du bout de son pagne, la mère sécha ses larmes et, regardant droit dans les yeux de sa chère fille, elle brisa à nouveau le silence :

- Alors, tu choisis « quoi » ma fille ? Et elle ajouta : « N'oublie jamais que les alliances durables ne se scellent pas en un jour »

Ce « quoi » sonna en accéléré dans son cœur, elle se souvint de ce « quoi » à ses douze ans et intérieurement elle réalisa que la vie nous trahit. Elle est rusée et brutale, elle nous vole des heures et quand nous nous en apercevons, il est trop tard. Comme ce paysage de cette matinée-là lui manquait cruellement !

Toujours pensive, elle soupira profondément et répondit à sa mère :

- Dors bien maman, la nuit porte conseil.

